

RELATION

D E S

REVOLUTIONS

¹
ARRIVÉES

A S I A M,

dans l'Année 1688.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE BRUNEL, près la Bourse.
M. DC. LXXXXI.



AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

A Prés tant de Réla-
tions qui ont paru
touchant ce qui est arri-
vé à Siam , j'ai crû que
ce seroit une chose agréa-
ble au Public , de lui fai-
re part de celle-ci qui

† 3

m'est tombée entre les
mains ; & qui contient
plusieurs particularitez
trés-remarquables. J'es-
père qu'elle sera d'autant
mieux reçûë , qu'on
n'en avoit point vû enco-
re de la part des Fran-
çois , sur ce qui regarde
leur retraite du Royaume
de Siam ; & l'impaticien-
ce qu'on avoit sur cela ;
ne pouvoit être mieux
satisfaite que par un Ré-
cit composé par le Géné-
ral qui commandoit les
Trou-

Troupes Françoises , lequel rend compte lui-même des Evénemens où il a eu tant de part. Il n'est pas besoin d'expliquer comment ce Manuscrit m'est tombé entre les mains. Il suffit de dire que je le donne fidèlement , comme je l'ay reçu , à la reserve de quelques fautes de Copiste , qui ont été corrigées ; & je m'assure que les Lecteurs judicieux , n'auront pas de peine à
s'a-

s'apercevoir de cette exactitude, par les traits Originaux qui sont marquez dans tout cet Ouvrage.

RE-

R E L A T I O N

D E S

REVOLUTIONS.

*arrivées à Siam dans l'An-
née 1688.*

ON sera sans doute surpris d'apprendre les étranges Révolutions qui sont arrivées dans le Royaume de Siam ; & que les François en soient sortis un an après leur arrivée , nonobstant les paroles qu'on avoit données à la Cour , de la fermeté & de la sûreté de cet établissement.

L'expérience nous a bien fait voir , qu'il ne falloit pas tant compter sur l'affection d'un Roi , qu'une maladie mortelle conduisoit au Tombeau ; Ni sur les bonnes intentions de son Successeur , qui estoit très-incertain ; Ni sur la fortune chancelante du Sr. Constance , qui n'avoit pas d'ailleurs tout le credit & l'autorité qu'on pensoit ; Ni beaucoup moins encore sur la douceur du Naturel , sur l'estime & l'affection de ces Peuples

ples envers les François; puis que nous les avons vû au contraire pleins de haine & du fureur pour nous perdre. J'ay crû devoir faire le Récit moi-même de ce qui s'est passé, personne ne pouvant savoir mieux que moi les raisons qui m'ont porté à faire ce que j'ai fait; ce qu'il n'étoit pas à propos de communiquer à beaucoup de gens, qui ne laisseront pas toutefois d'en vouloir écrire ce qu'ils en pensent.

On va trouver dans la suite de ce Discours, des Couronnes renversées, deux Princes & un Fils adoptif du Roi, massacrez, la perte de la Maison & de la vie du Sr. Constance, plusieurs grands Mandarins dans les fers; un Siamois monter adroitement sur le Trône, tout le Royaume enfin s'armer avec une infinité d'Etrangers pour nous faire périr à force ouverte, & l'avoir inutilement tenté par toutes sortes d'artifices. On y verra aussi au milieu de toutes ces étranges révolutions, le nom de nostre Grand Roi, formidable jusques dans cette extrémité du Monde; une poignée de François, presque sans Vires, sans Munitions, & sans moyen d'en avoir, dans une méchante Place très mal fortifiée au milieu des boues &

& des pluës presque continuelles , & d'une infinité d'autres incommoditez , faire tête à tout un Royaume qui les avoit bloquez , & l'obliger enfin , après un siege de cinq mois , malgré la résolution prise de les détruire , & malgré le secours de quantité de Nations étrangères , qui estoient accouruës pour le même dessein ; à se soumettre à la nécessité de leur accorder des Vaisseaux & des Vivres pour se retirer.

Mais il faut avant toutes choses donner quelque connoissance de l'état , où se trouvoit la Cour de Siam à mon arrivée , pour rendre plus faciles à entendre les changemens qui y sont survenus.

Le Roi de Siam m'a toujours paru plein d'estime pour notre Auguste Monarque , dont les Actions Heroïques l'avoient charmé dans les récits qu'il s'en estoit fait faire. Ce Prince portoit assurément sur son visage des marques d'une grandeur & d'une élévation distinguée : Il aimoit naturellement plus les Etrangers que ses propres Sujets, qu'il traitoit même avec un peu de cruauté ; ce qui faisoit qu'il estoit plus craint qu'aimé dans son Royaume : Quoi qu'il ne fut âgé que de cinquante-

quatre ans, il estoit néanmoins aueint d'une maladie, sous laquelle il estoit aisé de voir qu'il devoit bientôt succomber.

Deux Princes ses Freres estoient ceux qui suivant les Coutumes du Royaume devoient succéder à la Couronne, parce que le Roi n'avoit point d'Enfant Mâle. L'Ainé estoit perclus de tous ses membres; le Cadet contrefaisoit le Muët, pour ne pas s'exposer à perdre la vie, sur le premier soupçon que le Roi eût pû prendre contre lui. Ils étoient tous deux parfaitement unis; l'Ainé cedit volontiers tout le Royaume à son Cadet, à cause de ses infirmités; mais tous deux n'étoient pas trop dans les bonnes grâces du Roi; ils ne se mêloient d'aucunes affaires, & ne voyoient presque personne que leurs propres Domestiques.

Le Roi de Siam avoit une Fille, que le bruit commun disoit estre secrètement mariée avec le jeune Prince, quoi que la chose ne fut pas entièrement constante. Cette Princesse âgée d'environ vingt huit ans, estoit d'un Naturel fier & hautain, attachée à la Religion & aux Coutumes de ses Ancêtres :

cestres : Elle s'estoit aussi retirée de la Cour , pour quelque mécontentement qu'elle avoit reçu de son Père , & elle estoit portée de haine contre le Sr. Constance qu'elle croyoit en estre l'Auteur.

Prapié Fils adoptif du Roi (que quelques-uns , sans fondement , vouloient faire passer pour son Fils naturel) estoit celui de toute la Cour , qui estoit le plus dans les bonnes grâces de son Prince. Il y a même apparence que le Roi lui eut fait avoir la Couronne , s'il l'eut pû ; mais comme il étoit d'une basse Naissance , son Parti dans l'occasion ne pouvoit estre que fort petit : Et ni les Mandarins , ni le Peuple , qui connoissoient son origine , n'auroient jamais pu se résoudre à le reconnoître contre le droit & la justice qui estoit dûë aux Princes , lesquels estoient assez aimez.

Entre tout le reste des Grands de la Cour , il y en avoit un qui se distinguoit aisément , & qui me parut , dès la première fois que je le vis , avoir quelque chose de grand & d'élevé par dessus les autres. Son Nom estoit *Opa Petcheratcha* : Sa famille étoit des plus anciennes & des plus confé-

rées. Il étoit frere de lait du Roi, & environ de son âge. Quelques-uns même disent qu'il descendoit de la véritable Race Royale, sur laquelle le Pere de celui qui régnoit, avoit envahi la Couronne. Ce Mandarin s'étoit acquis par l'attachement qu'il affectoit de faire paroître pour sa Religion, l'estime & l'affection universelle de tous les *Talapouins*, qui sont en grand nombre & d'un grand Credit parmi le Peuple, lequel d'ailleurs remontroit en lui un Cœur véritablement Siamois, plein d'estime pour sa Nation, & de mépris pour les autres. Comme il étoit néanmoins grand Politique, il n'avoit garde de faire aucunement paroître le dessein qu'il avoit en son cœur, & qu'il n'a fait éclater qu'en son temps. Il savoit dissimuler auprès de son Prince ses véritables sentimens, affectant toujours pour ôter tout soupçon, de paroître ne desirer rien tant qu'une vie privée & retirée de toutes les affaires, & refusant constamment pour lui, & même pour son Fils, les Charges & les Dignitez les plus considérables : aux quelles le Roi les vouloit élever. Il n'en étoit pas pour cela en moindre considération. Il estoit toujours des
pre-

premiers du Conseil , & avoit bien d'autres accès & d'autre credit en Cour que le Sr. Constance , lequel on croyoit tout puissant , & qui de son côté tâchoit aussi à nous le persuader , rabaisant autant qu'il pouvoit l'autorité de tous les autres , afin qu'on n'eut d'estime & de confiance qu'en lui seul.

Cependant quoi qu'il fut en grande faveur auprès du Roi de Siam , parce que ce Prince ne trouvoit que lui seul capable de traiter avec les Etrangers , à cause de la grande connoissance qu'il disoit avoir de toutes leurs coutumes , & de toutes les Cours de l'Europe ; il ne laissoit pas d'y avoir grand nombre de Mandarins , plus élevez dans les Charges , & d'une plus grande autorité que lui , auxquels il lui falloit faire sombaie , c'est à dire , rendre en toutes occasions un témoignage de soumission ; & il ne pouvoit pas entrer comme eux dans la Chambre du Roi , à moins qu'il n'y fut appelé.

A la verité cet Etranger estoit d'un esprit vif & étendu , capable de bien des affaires , & porté aux grandes entreprises. Son abord estoit fort engageant , quand il vouloit ; sa conversation très-agreable , & il savoit fort bien

se faire valoir sur tout auprès du Roi, dont il tenoit une Fortune assez considerable pour le Pays. Il falloit du temps pour le bien connoître ; la suite m'a fait remarquer en lui un manque de droiture & de sincerité, une ambition démesurée, & une trop grande délicatesse à se choquer, & à poursuivre ceux dont il se croyoit méprisé ; ce qui lui avoit attiré la haine de tous ces Peuples, & de la plupart des Etrangers.

Voilà en peu de mots ce qui m'a paru de plus remarquable de la Cour de Siam, pour l'intelligence de ce qui suit.

A l'égard des François, je n'avois dans Bancok que deux cens Soldats avec les Officiers. Mr. de Bruan estoit à Mergui avec trois de nos meilleures Compagnies, & depuis son départ j'avois encore esté obligé de donner trente cinq de nos meilleurs hommes, avec trois ou quatre Officiers, pour mettre sur des Vaisseaux que le Roi de Siam envoyoit en course contre quelques Corsaires, suivant un ordre que le Sr. Constance m'avoit envoyé de sa part. De ce petit nombre qui me restoit, il y en avoit encore quantité de malades, qui le diminuoient tous les jours ; & cependant la Place où
nous

nous étions, n'avoit que des fortifications commencées; & si vultes qu'il eut esté besoin de plus de douze cens hommes pour la bien garder. J'avois fort souhaité qu'on ne prit pas une si grande enceinte, afin de nous voir plutôt à couvert, & mieux en état de nous défendre contre ce qui nous pourroit arriver: mais je ne pus gagner sur le Sr. Constance, de changer un dessein qu'il avoit déjà fait commencer avant nôtre arrivée; & quelque instance que je fisse pour avoir des Travailleurs, comme aussi quelque peine que je me donnasse, nonobstant mon âge & les ardeurs du soleil, de demeurer moi même tout le jour sur les Travaux pour les faire avancer, il nous restoit encore, quand les affaires se brouillèrent, deux Bastions, deux Courtines, & un Cavalier à relever: Je m'estois muni d'environ deux mille palissades, qui nous ont esté d'une grande utilité dans la suite; mais on n'en avoit encore planté aucune.

Dans le mois de Mars le Roi s'étant trouvé plus mal qu'à l'ordinaire, & presque hors d'état de vaquer aux affaires, Prapié commença à vouloir faire quelque Parti, & à assembler

quelques gens qui étoient à sa dévotion. Opra Petcheratchas de son côté , qui depuis long-tems avoit pris ses mesures, & qui avoit en sa main le Mandarin, qui garde les Rôles de tout le Peuple, fit aussi approcher secretement dans les Pagodes qui étoient autour de *Louvre*, le plus de monde qu'il pût avoir. Il ne lui fut pas difficile d'attirer à lui presque tout le Royaume: Car loin de déclarer son véritable dessein, il témoignoit toujours de ne desirer rien tant que de s'enfermer dans quelque Pagode avec les Talapouins, pour y mener, disoit-il, une vie solitaire, mais il insinuoit à ces Peuples, qu'avant que d'exécuter ce dessein, il vouloit employer tout son esprit & ses forces, & la vie même s'il en étoit besoin, pour mettre les Princes sur le Trône qui leur appartenoit; & qu'il savoit que Prapié & Mr. Constance vouloient leur faire perdre. Pour gagner encore davantage les esprits, il avoit fait courir le bruit sous main par tout le Royaume, que les François n'étoient venus que pour détruire la Race Royale, leur Religion, & leurs Coutumes, en les assujettissant à Prapié & au Sr. Constance qui devoit estre le second.

cond du Royaume en cas que la chose réussit. Il lui fut aisé par ces artifices de mettre tous les grands & les petits dans son Parti , & des les animer étrangement contre nous , d'autant plus que les Princes, vrais Héritiers de la Couronne , le regardoient toujours comme un sujet fidele , qui n'agissoit que par le zèle qu'il témoignoit avoir pour eux , & ne regardoient Prapié & le Sieur Constance , que comme leurs plus grands Ennemis.

Le Sr. Constance , à qui une bonne partie de ce qui se passoit , ne pouvoit être caché , quelque bonne mine que lui fit toujours ce grand Mandarin pour l'amuser ; m'envoya vers la mi-Avril un ordre de la part du Roi de Siam , de monter à Louvo , avec la meilleure partie de mes Troupes. Je partis de Bancok avec soixante & dix hommes , & cinq Officiers , plein d'inquietude pourtant pour le reste de ma Garnison , que j'étois obligé de laisser en si petit nombre. On ne nous vît pas plutôt arriver près de Siam , par où il falloit passer pour nous rendre à Louvo , qu'on en ferma toutes les Portes , & que tout y fut en tumulte , comme à la vûe de leurs plus grands Ennemis. J'appris aussi tôt

de Mr. l'Evêque de Metellopolis , de Mr. l'Abbé de Lionne , & du Sr. Verré Chef de la Loge François , qu'il couroit un bruit public que le Roi de Siam étoit mort , que tout étoit en armes à Louvo & sur les chemins, qu'on parloit d'arrêter le Sr. Constance , & qu'il se debitoit mille choses très-désavantageuses pour les François; qu'on avoit aussi nouvelle qu'il étoit descendu des Soldats vers Bancok en bon nombre , & qu'on disoit être pour surprendre & pour massacrer les François qui y étoient.

Je ne crus pas sur ces nouvelles qu'il fût de la prudence de continuer mon chemin. Je m'arrêtai donc aux environs de Siam , & j'écrivis en toute diligence au Sr. Constance les bruits fâcheux qui couroient si publiquement; Et que je croyois beaucoup plus à propos pour son bien & pour le nôtre , qu'il se rendit lui-même où je l'attendois , pour aller offrir nos services aux Princes, vrais Héritiers de la Couronne , qui étoient tous deux dans la Ville de Siam ; & dissiper par là les soupçons qu'on avoit conçus contre nous.

Mais soit que le Sr. Constance ne crût pas le mal si grand qu'il étoit , soit qu'il ne fût plus en état de se retirer de Louvo ,
soit.

soit qu'il fût d'intelligence avec Prapié, (comme on dit qu'il en est demeuré d'accord dans la suite), il ne voulut pas entendre mes conseils, & je me retirai incontinent après la réponse à Bancok, pour tâcher d'y conserver les Troupes que le Roi m'avoit fait l'honneur de me confier.

La fuite a bien fait voir que je ne pouvoir agir autrement, sans m'engager dans un mauvais & injuste Parti, & sans la perte presque assurée de tout ce qu'il y avoit de François dans le Royaume : Car il s'est trouvé constant par les interrogations que j'ai fait faire à deux Mandarins Siamois que nous avons entre les mains, que dans le tems que le Sr. Constance nous vouloit faire monter, Pitrachas étoit entierement maître du Palais, & avoit en main plus de trente mille hommes, tant à Louvo que sur les chemins, sans les forces des Princes, qui étoient pour lors jointes aux siennes contre l'autre Parti, dans lequel apparemment le Sr. Constance vouloit m'engager, sans qu'il osât me le déclarer.

Opra Pitrachas voiant que nous étions retournez à Bancok, & qu'il ne seroit pas si facile de nous avoir tant que nous ne serions pas divisez, commença à se servir

servir de tous les artifices imaginables , pour obliger les deux Princes, & la Princesse de monter à Louvo , afin de les avoir là entre les mains. Il lui étoit de la dernière conséquence que ces Princes & les François ne s'unissent pas ensemble ; & c'étoit ce qui lui faisoit chercher tous les moyens de voir les uns & les autres, dans sa disposition. Il lui étoit impossible d'avancer ses affaires, tant que les Princes demeureroient dans la Ville de Siam , dont il étoient les maîtres, & les François à Bancok ; par les secours reciproques qu'on se pouvoit aisément donner , & qu'on se seroit donnez en effet au premier sujet de soupçon qu'il eût donné de lui , & qui eût en même tems détruit celui qu'il avoit donné de nous. Il envoya donc plusieurs Mandarins , & écrivit plusieurs fois à ces Princes pour les inviter de monter à Louvo , alléguant que le Roi , (qui véritablement n'étoit pas encore mort, mais hors d'état d'agir dans l'accablement où sa maladie l'avoit réduit) les vouloir voir , & mettre l'un d'eux sur le Thrône de son vivant ; qu'il leur étoit de grande conséquence de ne pas perdre de tems , & de venir à Louvo , recevoir de toute la Cour qui y étoit , le serment de fidélité,

pour

pour ne pas laisser l'occasion à Prapié d'avancer ses affaires à leur préjudice ; & que comme un sujet fidele & zélé pour leur service , il avoit mis les choses dans un état à n'y avoir rien à craindre pour eux.

Les Princes hésitèrent beaucoup à se rendre à ces pressantes sollicitations, non par aucune défiance qu'ils eussent alors de Pitrachas, mais parce qu'ils se voioient entierement maîtres de la Ville de Siam , & qu'ils ne savoient pas si sûrement de qu'elle maniere ils seroient à Louvo , où étoient Prapié & le Sr. Constance, dont ils craignoient quelque fâcheuse affaire. Cela les faisoit beaucoup plus incliner à faire leur entrée publique dans le Palais de Siam , pour y faire proclamer Roi le Jeune Prince , & ensuite obliger les Mandarins qui étoient à Louvo , à le venir reconnoître ; ce qui étoit aussi fort du goût de la Princesse , qui étoit ou devoit être son Epouse : Et certes la suite a bien montré que c'étoit le seul parti qu'ils devoient prendre ; mais ils ne purent résister aux dernieres instances qui leur furent faites par un homme qu'ils estimoient le plus fidele , le plus équitable , & le plus des-intéressé du Royaume.

Le

Le Jeune Prince monta donc à Louvo avec la Princesse. Opra Pitrachas leur avoit envoyé une grande & fort belle escorte sur le chemin : Il les reçût avec toutes les marques de soumission possibles, leur fit le premier la Zombâse, & la leur fit faire par tous les grands Mandarins. On dit qu'il n'y eût que les seuls Prapié & Constance qui ne s'empresserent pas pour cela, & que ce second y étant venu quelque tems après, le Prince ne voulut pas le recevoir.

Il est assez probable que Pitrachas se voyant comme Maître & assuré de ceux qui pouvoient aspirer à la Couronne, vouloit attendre la mort du Roi, qui ne pouvoit guere plus tarder avant que d'en venir aux mains. Mais ayant eû avis que Prapié, qui voyoit bien le mauvais état de ses affaires; faisoit approcher quelques Troupes de gens armez pour hazarder sa fortune, laquelle ne pouvoit être que funeste sous la Domination des Princes irrités contre lui; cet habile Politique prit aussitôt ce prétexte, pour faire agréer aux Princes & aux grands Mandarins, de le faire arrêter & s'en défaire; & il ne demanda pas mieux pour faire valoir son prétendu zèle, que de s'en charger. Il n'y perdit point de
tems.

temps , & quoique Prapié fut alors dans la Chambre du Roi , dont il ne sortoit guerre à cause des services qu'il lui rendoit dans sa maladie ; il fit si bien qu'il l'en retira par artifice jusqu'à la Porte , & de là par violence , & le fit massacrer sur le champ , sans s'arrêter à la priere qu'on dit que lui en fit faire ce pauvre Roi mourant , à qui il pesoit beaucoup de voir traiter de la sorte celui du Royaume qu'il aimoit le mieux. ::

Cette premiere action de la Tragedie étant faite , Opra Pitrachas crût qu'il ne falloit pas manquer l'occasion de se saisir du Sr. Constance. Il donna ses ordres pour qu'on ne fût rien de ce qui s'étoit passé dans le Palais , & lui envoya dire de la part du Roi , qu'il eût à s'y rendre. Le Sr. Constance qui ne savoit rien de ce qui étoit arrivé , & qui étoit pourtant dans la crainte de quelque fâcheux accident , pria trois Officiers François qui étoient à Louvo , de l'accompagner , entre lesquels étoit mon Fils le Chevalier. D'abord qu'il fut entré dans le Palais , Opra Pitrachas s'avança vers lui avec quantité de gens armez , dont la Cour étoit toute pleine , le prit par le bras , & d'un ton fier & méprisant lui dit qu'il l'arrêtoit prisonnier pour avoir conspiré
avec

avec Prâpié contre le Royaume, & pour en avoir dissipé les deniers. Dans le même tems qu'il lui parloit, il s'en trouva plusieurs qui avoient le Sabre sur la tête, prêts à lui donner le coup à la première parole de ce Mandarin. Les Officiers François qui ne s'atendoient à rien moins qu'à cela, lui demandèrent aussitôt ce qu'ils desiroient qu'ils fissent pour son service; mais il leur répondit de ne rien faire, & de rendre même leur épée qu'on leur demandoit. Pitrachas eut pour lors encore assez de présence d'esprit, pour voir qu'il lui importoit de ne pas faire connoître aux François la mauvaise volonté qu'il avoit contre eux. Il ordonna donc qu'à leur égard on les conduisit à Thlée-Pouffonne, qui est une Maison Royale à une lieue de Louvo, & que là on s'assurât de leurs personnes; & les fit accompagner par le Mandarin qui avoit été second Ambassadeur en France, pour leur faire entendre qu'on n'en usoit ainsi, qu'afin de pourvoir à leur propre seureté, de peur disoit-il, que le Peuple animé comme il étoit, contre les Etrangers & contre le Sr. Constance, ne se portât à quelque excès contr' eux, dont la Cour seroit ensuite fâchée.

Il ne manqua pas aussi-tôt de faire éclater la prise qu'il venoit de faire, & afin que personne n'en pût ignorer, il fit promener le Sr. Constance sur les murailles du Palais à ses côtez, suivi de quantité de Bras-peints, qui sont gens dont ils se servent, quand ils veulent faire arrêter quelcun ; En suite il le renvoya pour être attaché avec cinq chaînes de fer, & gardé sûrement dans le Palais même, où depuis on ne la laissë voir, ni avoir de communication avec aucun de ses Amis. Il y a souffert plusieurs fois la question en diverses manieres, dans lesquelles suivant le bruit commun, & la déposition de nos deux Mandarins, il a été contraint d'avouer son intelligence avec Prapié, & d'avoir dissipé & fait sortir hors du Royaume, de grosses sommes d'argent des Magazins Royaux. On tira de lui toutes les lumieres qu'on pût sur les affaires des Etrangers; après quoi on le coupa par morceaux. Sa Maison ne manqua pas d'être pillée, sa Femme & presque tous ses Parens, cruellement tourmentés par diverses questions qu'on leur donnoit, pour avoir connoissance de tous ses effets. Il restoit encore trois Mandarins de ce parti ; Opra Pitrachas ne les vou-

voulut pas laisser évader, & il envoya de si bons ordres que sans coup ferir, ils furent tous trois mis aux fers, dès la nuit suivante qu'on eut arrêté Mr. Constance. L'un des deux qui estoit à Louvo, s'étoit déjà mis en fuite, mais il fut arrêté en chemin, & les deux autres dans leurs maisons, sans que tout cela causât le moindre bruit.

Après avoir achevé de détruire ce Parti, ce qui augmenta son credit & son autorité, par l'adresse avec laquelle on l'avoit vû en venir à bout si facilement, il s'appliqua uniquement à chercher des moyens pour détruire les François; qu'il envisageoit comme le plus grand obstacle qui lui restoit à ses intentions. Il n'avoit pû réussir à faire monter à Louvo l'Ainé des Princes, qui sembloit même être entré en quelque soupçon, à cause des instances & tant réitérées sollicitations que ce Mandarin lui avoit faites de s'y rendre; ce qui aussi n'avoit pas plu au second Prince, ni à la Princesse, qui n'avoit pû s'empêcher d'en témoigner quelque chose; & cela avoit obligé Pitrachas, pour ne pas laisser prendre racine à un soupçon qui lui pouvoit estre si préjudiciable, de cesser d'en écrire davantage à l'Ainé des

des Princes , & de faire de plus en présence du second Prince & des Mandarins , un Serment solennel devant une Idole qu'il fit apporter : *Qu'il reconnoissoit , & reconnoitroit toujours les Princes pour ses veritables Seigneurs , & qu'il ne vouloit rien faire que pour leur service.* Ce qui leva tout soupçon contre lui , & le mit encore plus en état d'agir que jamais. Cependant quoi que la vie du Second Prince & de la Princesse fut entre ses mains , celui qui estoit à Siam , pouvoit avec les François lui donner trop d'exercice , pour qu'il osât hazarder le coup ; Et voila ce qui le détermina à se servir de la haine qu'il avoit lui-même allumée contre nous dans le cœur des Princes , des Mandarins , & du Peuple , pour les porter tous à entreprendre absolument notre perte ; leur faisant entendre que le Royaume ne seroit jamais paisible que nous ne fussions détruits. On nous a dit que la Princesse fut la premiere à donner dans ce dessein , qu'elle s'en est bien repentie depuis.

Avant que d'en venir à la force ouverte , ce que Pitrachas trouvoit un peu difficile. Il se voulut servir de tous ses Artifices , & nous avoit par son esprit

esprit , comme il le disoit ; Et c'est ce qui lui avoit toujours fait dissimuler aux François , ce qu'il avoit dans le cœur , afin de les mieux disposer à donner dans le Piége qu'il leur tendoit.

Un jour après la prise du Sr. Constance il avoit écrit à Mr. l'Evesque de Metellopolis , & au Sr. Veret, *qu'à la verité il estoit arrivé quelque brouillerie à Leuvo , & que le Roi y avoit fait arrester le Sr. Constance pour un crime qu'il avoit commis contre l'Etat ; mais que ce n'estoit rien que cela, & que S.M. lui avoit ordonné de leur faire savoir, qu'on n'en vouloit aucunement ni aux François , ni à la Religion Chrestienne, afin qu'ils ne se missent en peine de rien.* Deux ou trois jours après il écrivit une seconde lettre à Mr. l'Evesque , & à Mr. l'Abbé de Lionne , en cas que Mr. de Metellopolis fût indisposé. M. l'Abbé de Lionne étant monté, apprit avec étonnement , que tous les François qui étoient à Louvo avoient esté arrestez , & que tous les autres Chrétiens Siamois , Pegous , Portugais , ou autres , estoient fort maltraitez dans les Prisons ; Et le Mandarin Siamois qui avoit esté premier Ambassadeur en France , l'estant venu saluer

luer peu de tems après son arrivée, il lui en marqua ses ressentimens, & lui en demanda raison. Ce Mandarin qui estoit un des plns dévouëz à Opra Percheratchas, & qui a esté fait Barcalon pour récompense des services qu'il a rendus en toutes ces affaires, attribua tout ce qui s'étoit fait à l'égard des Chrétiens, à la fureur de la Populace, & l'assura qu'il les alloit tous faire mettre en liberté; mais que pour les François, on n'en avoit ainsi usé que par la considération que la Cour avoit pour leurs personnes, qu'on n'avoit pas voulu exposer aux insultes. Il délivra en effet sur le champ tous les prisonniers, & peu de tems après Mr. l'Abbé de Lionne étant allé au Palais, le grand Mandarin l'y reçût fort bien au milieu d'une Cour magnifique, d'autres Mandarins étant presque tous prosternez à ses côtez, mais après beaucoup de complimens, il déclara que l'intention du Roi estoit que je montasse à Louvo, qn'à la verité le Roi ne me blâmoit pas de m'en estre retourné de Siam, à cause des bruits fâcheux qui couroient pour lors, & qu'il savoit aussi que je n'avois pas pû monter depuis, à cause d'une maladie qui m'étoit survenue, ce qui

l'avoit

l'avoit porté à m'envoyer de ses Medecins , pour marque de l'estime & de la consideration qu'il avoit pour ma personne ; mais qu'après qu'il savoit que je me portois bien , il estoit nécessaire que je ne differasse pas davantage d'obeir aux ordres de S. M. qu'il m'envoyoit pour cela les deux Mandarins qui avoient esté Ambassadeurs en France , pour me faire plus d'honneur , & marquer à tout le monde , combien j'estois dans son estime & dans son amitié ; ajoutant ensuite que si je ne montois pas , je donneroie par mon refus un juste sujet de me soupçonner de quelque entreprise contre l'Etat , & qu'il en pouvoit arriver de fâcheuses affaires ; au lieu que tout iroit bien , si je voulois monter : Qu'il croyoit que je ne ferois pas davantage de difficulté , & qu'il retenoit toujours en m'attendant , mon fils le Chevalier en sa Compagnie. Le premier Ambassadeur ajouta de plus dans une autre visite qu'il fit à Mr. l'Abbé de Lionne , que le Roi avoit fait arrêter le Sr. Constance pour quelque crime , & aussi parce qu'il ne contentoit pas les Etrangers ; & qu'il avoit dessein de mettre mon Fils aîné en sa place , que c'étoit pour cela qu'il estoit besoin que je demeurasse
quelque

quelque tems avec lui à Louvo , pour le
stiler dans les affaires; & que c'étoit une
des principales raisons pourquoi on me
faisoit monter.

De quelques artifices néanmoins dont
ils se servissent , il ne falloit pas être trop
éclairé pour voir que les affaires n'alloient pas bien. Et j'avoüe que je demeurai fort chancelant sur ce que j'avois à faire touchant la proposition de ces Ambassadeurs qui avoient été en France. J'aurois bien souhaité qu'ils se fussent contentez du refus que je faisois d'accepter pour mon Fils , les Charges qu'on lui présentoit ; mais ils vouloient absolument que je m'entassasse , & Monf. l'Abbé de Lionne , que les Mandarins avoient obligé de descendre avec eux ; m'en sollicitoit aussi , eu égard à l'état , où étoient les affaires. D'un côté je voyois bien le peril ; où je m'exposois en me mettant entre leurs mains. D'un autre côté aussi je ne pouvois refuser de monter sans tout rompre , & nous n'étions nullement en état de soutenir un Siege étant sans Vivres , sans aucuns affûts dans la Place , qui d'ailleurs étoit ouverte de tous côtez.

Après avoir bien balancé , je crus qu'il étoit de mon honneur & de mon

B

devoir,

devoir, de m'exposer moi & mes deux enfans à toutes sortes de périls; pour tenter si par cette marque de confiance, je ne pourrois pas lever leurs soupçons, & conserver les Troupes; ce qui paroïssoit impossible par tout autre moyen. Je trouvois qu'en m'exposant ainsi, j'avois au moins ces deux avantages; le premier de faire connoître à toute la Terre, la bonne foi des François, qui auroit peut-être été un peu soupçonnée par mon refus de monter; le second de ménager toujours quelque tems, pendant lequel on pourroit se munir d'un peu de Vivres, préparer des Affûts, planter des Palissades, & mettre la Place dans un état un peu moins mauvais. Je fis donc venir Mr. de Verdesal qui commandoit après moi; & je lui donnai tous les ordres que je crus nécessaires pour le bien public. Ajoutant en présence des Officiers. Que je voyois bien le peril où je m'exposois en montant; mais qu'aussi en refusant de monter, le peril qui suivoit mon refus, étoit & plus général, & plus certain; que je lui recommandois de bien faire son devoir en mon absence, & de me laisser plutôt pendre moi & mes enfans à la vue, si la chose en venoit jusqu'à

devoir

B

ques

ques-là, que de rendre la Place, dont je lui confiois la garde jusqu'à mon retour.

Opra Pitrachas ayant appris ma résolution, m'envoya un beau Palanquin, pour être porté plus commodement avec d'autres Voitures convenables, pour ceux qui m'accompagnoient. Je rencontrai aux Portes de Louvo un Mandarin, qui me vint complimenter de la part du Roi, & m'inviter d'aller descendre droit au Palais; Ce qui me parut d'un mauvais présage, & me fit croire qu'on me vouloit arrêter. Je traversai plusieurs Cours remplies de gens armés, & fus d'abord fort bien reçu du Grand Mandarin (c'est ainsi que Pitrachas se faisoit pour lors appeler) dans la Sale, où il donnoit les audiences; mais après plusieurs complimens qu'il me fit sur l'honneur que le Roi mon Maître m'avoit fait sur mon mérite & sur l'affection des Siamois, qu'il disoit que j'avois entièrement gagnés; il me demanda, comme par manière de conversation, si j'étois bien le Maître des Officiers & des Soldats qui estoient à Bancok, & si aucun d'eux n'osoit me desobéir. Je lui répondis sans penser où il en vouloit venir, que la dis-

plaine en ce point , étoit fort exactement observée dans les Armées du Roi mon Maître, & qu'il falloit que tous obeissent à la premiere parole d'un Commandant. *Et bien,* dit-il, *j'en suis bien aise, le Roi vous avoit envoyé ordre de monter avec vos Troupes ; pourquoi aonc êtes-vous monté seul avec vostre fils ?* Je me trouvais bien étonné d'une telle proposition , & encore plus quand le premier Ambassadeur , que je croiois devoir rendre témoignage , qu'il avoit laissé à ma liberté de monter seul , ou avec tel nombre de gens que je voudrois ; assura au contraire qu'il m'avoit sollicité de monter avec toute ma Garnison. Je vis bien que c'étoit un jeu joué , & je n'avois presque plus d'esperance de me tirer d'un si mauvais pas. *Et bien,* reprit le Mandarin, *c'est un mal entendu ; il faut seulement que vous écriviez tout présentement à tous vos Officiers & Soldats de se rendre auprès de vous. Vous m'avez assuré qu'aucun d'eux n'auroit garde de ne vous pas obcir.* Je lui répondis sans m'émouvoir par le peril où je me trouvois , que si j'étois dans la Place , cela seroit vrai comme je l'avois dit , mais qu'un Gouverneur hors de la Place , n'a plus de droit suivant nos Costumes , de

com-

commander; & qu'avant que d'en sortir j'avois averti le 1. Ambaf. de me déclarer; si le Roi avoit quelque ordre à m'y donner, afin de le faire exécuter avant mon départ; & pour effai qu'assûrement Mr. de Verdesale n'obéïsoit à aucun de mes ordres; à moins que je ne fusse présent. Mr. l'Abbé de Lionne qui m'avoit accompagné; & qui vit bien le péril où nous étions, s'approcha du premier Ambassadeur; & lui représenta que tout étoit perdu si l'on me retenoit; que Mr. de Verdesale étoit un homme à ne rien entendre; & à pousser ensuite les choses aux dernières extremitez. Je crois que cela ne servit pas peu à les faire changer de résolution; ils crûrent qu'il étoit plus à propos de me renvoyer, en gardant mes deux enfans pour gage de la parole qu'ils exigeoient de moi; que je ramenerois toutes les Troupes, excepté les malades; s'imaginant que je n'y manquerois pas tant qu'ils seroient les maîtres de la vie de mes deux enfans. Ils me proposerent ensuite une guerre imaginaire qu'ils disoient avoir avec les Accas; & que puis que j'estois venu pour le service du Roi de Siam, ils vouloient donner à tous les François cette occasion d'acquérir de la gloire; qu'ils y join-

droient de leur part de nos Troupes Siamoisés, & qu'ils me donneroient, comme à un homme très-experimenté, le commandement de toute l'Armée; mais pour être plus en état de battre les Ennemis, il falloit écrire à Mr. de Bruan, de me venir joindre avec ses Troupes à un lieu qu'ils me marquoient.

Il étoit aisé de voir à quoi tout cela aboutissoit; mais il étoit difficile d'y trouver du remède. Je leur fis proposer, que s'ils avoient du soupçon contre nous, je priois le Roi de nous donner des Vaisseaux, afin de nous retirer du Royaume, & de leur ôter par là tout ombrage; mais on ne faisoit point d'autre réponse à ma proposition, sinon qu'il falloit commencer par faire monter toutes les Troupes; ensuite de quoi on nous pourroit accorder les Vaisseaux que nous demandions, si nous ne voulions pas auparavant rendre contre les Ennemis de l'Etat, les services que le Roi demandoit de nous. On m'envoya ensuite la Copie de la lettre que je devois écrire à Mr. de Bruan, laquelle Pitrachas même avoit composée en Siamois, ce qui mot à mot traduit en François, faisoit un galimatias, qui ne pouvoit que faire comprendre à Mr. de Bruan, que j'étois arrêté,

arresté, & que nos affaires étoient en mauvais état; & c'est ce qui me fit accepter de l'écrire avec toutes leurs manières Siamoises, dont le grand Mandarin se trouva satisfait; tout habile homme qu'il étoit; mais il ignoroit nos coutumes, & s'imaginait que ce qu'il avoit écrit en bonne forme en Siamois, ne pouvoit être que bien en François.

J'appris encore à Louvo pour surcroît d'affliction une méchante affaire qui estoit arrivée à nos François qui avoient esté retenus, & qui après le départ de Mr. l'Abbé de Lionne & des Mandarins Siamois, craignans que je ne voulusse pas monter, s'estoient résolus de tout hazarder pour se rendre à Bancok. Ils prirent pour cela des chevaux à Louvo, se rendirent en toute diligence à cinq ou six lieues de là, se firent d'un Bateau & de quelques Siamois pour ramer, & forcerent trois ou quatre Corps de Garde, jusqu'à ce qu'enfin étant venus proche de Siam, ils se trouverent environnez de près de huit cens hommes qui s'estoient assemblez pour les arrêter. Quelques Mandarins s'approcherent d'eux, & leur donnerent parole qu'on ne leur feroit rien, s'ils vouloient ren-

dre leurs Armes , & que le Grand Mandarin n'avoit envoyé après eux que pour les ramener à Louvo , ignorant la cause de leur fuite. Ce qui les porta à ne se pas défendre , voyans bien d'ailleurs qu'ils ne pourroient que succomber ; mais les Siamois ne s'en furent pas plutôt saisis , qu'ils les traitèrent de la maniere du monde la plus indigne & la plus cruelle , les dépouillans , leur mettans la corde au cou , & les reconduisant à Louvo , attachez à la queue de leurs chevaux , qu'ils faisoient souvent courir , sans aucun égard pour mon propre Fils le Chevalier qui étoit du nombre , n'épargnant pas les coups de bâton & de pertuisanne , pour faire relever ceux qui tomboient accablés d'un pareil traitement ; en sorte que l'un d'entr'eux mourut en chemin. Ils les avoient ensuite exposez à Louvo à une multitude de Coquins , pendant trois heures , qui leur avoient craché au visage , & fait tous les outrages imaginables.

Cette Histoire dont j'avois déjà appris confusément quelque chose en passant à Siam , me fit assez juger de l'extrémité de nos affaires , par cette haine extrême dont le Peuple se monroit animé contre nous. Je fis donc toutes mes diligences
pour

pour hâter mon retour à Bancok , & fus contraint de sacrifier mes deux Enfans , qu'on m'obligeoit de laisser pour Otages , afin de me rendre au plus viste , où je croyois ma présence plus nécessaire pour l'honneur du Roi & le bien public.

Je rencontraï en chemin Mr. l'Evêque de Metellopolis, que le Grand Mandarin avoit obligé de se rendre à Louvo, sous pretexte que le Roi vouloit conferer avec lui, sur des affaires de consequence. Son dessein estoit de s'assurer de sa personne, pour l'envoyer à Bancok quelque tems après moi, afin que si nonobstant toutes les raisons qu'il m'avoit données, & les Gages que j'avois laissez, je manquois à me déterminer, il pût m'intimider par les suites fâcheuses qui alloient suivre mon refus. Car il lui déclara tout net dès la premiere audience, *qu'il croyoit à la verité, que je monteroï avec les Troupes; mais qu'il vouloit encore le renvoyer après moi pour me déclarer, que si je ne mentois pas, il le feroit mettre, lui, ses Missionnaires, les Peres, & tous les Chrétiens à la bouche du Canon; mais qu'au contraire tout iroit bien si je mentois.*

Cette précaution néanmoins lui fut

pas sans rien faire , quoi qu'ils vissent bien que la partie n'estoit pas égale. Ils mirent pié à terre , & essayèrent le feu des Ennemis , & six d'entr'eux escaladerent le Fort , dans lequel après avoir tué quelques Siamois , accablés par la multitude , ils se retirèrent. Il ne resta aucun François ni dans le Fort , ni sur le rivage ; Deux furent tuez dans les Chaloupes , & il y en eut deux ou trois de blesez.

Nous fîmes ensuite un grand feu contre ce même Fort , pour empêcher qu'ils n'y élevassent un Cavalier auquel ils travailloient , & qui auroit découvert toute nôtre Place ; & nous eûmes le plaisir de leur détruire plusieurs fois tous leurs Travaux auxquels ils s'opiniâtroient toujours , quoi qu'ils perdissent un grand nombre de gens. Le feu que nous faisons de nôtre côté ne les empeschoit pas non plus de charger & de tirer sans cesse contre nous les Canons qu'ils avoient desencloûez , & ceux qu'ils avoient fait venir de Siam avec des Mortiers & des Bombes , à quoi nous ne nous attendions pas , dont ils ne cessèrent de tirer pendant trois ou quatre jours ; ce qui nous fit beaucoup appréhender pour nos Magazins , & autres Maisons qui n'étoient couvertes que de feuilles. Il

Il ne se passoit guere de nuits qu'ils ne vinssent nous donner quelques fausses attaques pour nous lasser , & faire toujours tenir toute nostre Garnison sur pié, & qu'ils ne fissent paroître des Mèches allumées , tantôt d'un costé , tantôt de l'autre , pour nous ôter tout moyen de prendre aucun repos , ou pour nous surprendre en effet, après tant de fausses attaques. Il seroit difficile d'exprimer l'extremité des fatigues où nous nous trouvions , tant par ces frequentes allarmes , & par le travail qui estoit presque continuel , que par le manque de nourriture , & par la guerre que nous faisoient les Maringouins , qui est assurément une chose cruelle ; comme aussi par les grosses pluyes qu'il faisoit incessamment, pendant lesquelles nous avions beaucoup à craindre les surprises ; car les armes à feu auroient esté inutiles , & l'on n'eut pas pû distinguer un Siamois à un pas de soi.

Ce fut dans l'un de ces tems fâcheux qu'il entra dans nôtre Place, trois Soldats Siamois , qui par divers Charmes, dont-ils avoient le corps garni , s'étoient crûs invulnérables , & avoient entrepris de venir brûler nos maisons & nos Magazins. Une de nos sentinelles se sentit plu-

plûtost blessée d'un de leurs coups qu'elle n'eut pu les apercevoir. On leur fit cependant sentir que nos armes avoient plus de pouvoir que leurs charmes. Il en mourut un sur la Place, le second alla mourir dans le fossé, & le troisieme fut déromper ceux qui se confioient en ces sortes de secrets.

Nous restâmes ainsi les dix ou douze premiers jours, sans pouvoir apprendre la moindre nouvelle de qui que ce fut, & dans la croyance qu'on avoit fait main-basse sur tous les François, & peut-être aussi sur tous les autres Chrétiens, ne mettant plus nostre esperance qu'à nous bien défendre, & à nous empêcher de tomber vifs entre les mains de cette cruelle Nation : Car nous ne pouvions recevoir du secours de dehors, ni retraite, ni composition de nos Ennemis.

Dans ces circonstances nous résolûmes de hazarder une petite Barque appartenante à la Compagnie, & qui avoit depuis peu relaché à Bancok. Je l'envoyai sous la conduite du Sr. de St. Crik Lieutenant avec neuf Soldats, pour tâcher de sortir de la Riviere, & de trouver s'il y avoit moyen, deux Vaisseaux Siamois, montez par des François qu'on avoit envoyez depuis deux mois en cour-

se contre des Corsaires. On voyoit bien la difficulté & le peril qu'il y avoit à descendre la Riviere ; mais dans des affaires desesperées comme les nostres , il falloit beaucoup hazarder. Cette Barque après avoir essuyé quelques coups de Canon du Fort des Ennemis , descendit hors de nostre vûe , ensuite de quoi elle fut si vigoureusement attaquée , que nos gens ne pûrent empêcher l'abordage . Le Sr. de St. Crik , homme d'une pieté extraordinaire , & dont la Vertu ne diminuoit en rien le courage , fit pour se défendre , tout ce qu'un très vaillant homme peut faire , & mit enfin le feu à quantite de poudre , & à toutes les grenades qu'il avoit semées sur le Pont , pour dissiper la multitude dont il estoit accablé. La Barque ayant ensuite échoué , & une infinité de Galeres , l'ayant derechef environnée , en sorte qu'il ne restoit aucune esperance de se tirer d'affaires , le Sr. de St. Crik après avoir fait quelques prieres , les enferma tous dans la Chambre. Quand le Bâtiment fut entièrement rempli de Siamois , qui y montoient de tous costez , & qu'il vit qu'il n'y en pouvoit plus entrer , & qu'ils se réjouissoient de leur prétendue Victoire , il mit le feu aux Poudres , & fit sauter

&

& la Barque & tous les Siamois , qui estoient dessus , qui pour la la plupart moururent avec lui. Cette action genereuse étonna cette Nation plus qu'on ne peut dire, & se répandit bien-tost par tout le Royaume.

Opra Petcheratchas de son côté, sur la premiere nouvelle que lui avoit écrit le second Ambassadeur dès qu'il fut arrivé avec moi à Bancok , que je faisois difficulté de monter ; n'avoit pas manqué d'envoyer Mr. de Metellopolis, comme il s'étoit proposé ; Mais ce Prélat ne servit à Bancok que de Victime à la fureur des Siamois , lesquels irrités extrêmement du nombre de leurs gens que notre canon tuoit incessamment, se jetterent sur lui , lui pillerent tout ce qu'il avoit dans son Balon , lui arrachèrent sa Croix pectorale & son Anneau , prirent tous les gens prisonniers, & lui mirent enfin la corde au cou , le menaçant de l'exposer à notre canon.

Deux ou trois jours après mon arrivée à Bancok , j'avois écrit une lettre au Grand Mandarin , par laquelle je lui avois fait savoir , que tous les François ayant appris les outrages qu'on avoit faits à ceux de leur Nation , & les bruits qui couroient publiquement, qu'on ne

ne les vouloit tirer de la Forteresse que pour les faire tous perir ; n'avoient pas voulu accepter le parti de monter , & qu'ils étoient tous bien résolus à vendre cher leurs vies , si on les pouſſoit à bout. Que ce qu'ils avoient fait néanmoins , & faisoient encore , n'étoit que pour la défendre , & qu'ils étoient toujours prêts d'accepter des Vaisſeaux & de ſe retirer paiſiblement , ſi on les leur vouloit accorder. Après qu'il eût reçu ma lettre , & que les Mandarins lui eurent fait ſavoir notre entiere détermination , il voulut tenter encore un dernier moien , qui fut de me faire écrire par mes Enfans , lesquels il avoit fait mettre aux fers avec les autres Officiers qui étoient à Louvo. Il leur fit lui même cette lettre , qui portoit : *Qu'il n'y avoit plus de vie pour eux , ſi je ne montois conformément à la parole que j'en avois donné ; & que c'étoit encore une grace qu'il leur faiſoit , d'avoir différé leur châtimient , & de leur avoir permis de me faire ſavoir l'état & le peril où ils ſe trouvoient. Je leur écrivis pour réponce : Que je donneroïs volontiers ma vie , pour conſerver la leur ; mais que quand il s'agiſſoit de l'honneur du Roy , & de la conſervation de ſes Troupes , il n'y avoit nuls interêts*
que

qu'il ne falut sacrifier ; qu'il leur devoit suffire pour leur consolation , de n'avoir point de crimes , & que le Roi sauroit bien venger quand il lui plairoit les outrages qu'on leur pourroit faire.

Pitrachas n'attendit pourtant pas cette réponse avant que de changer d'idée. Les nouvelles qui lui venoient incessamment de la manière dont nous nous y prenions , le firent entièrement desespérer de nous avoir par aucun de ses artifices , & lui donna apparemment le repentir de ne m'avoir pas arrêté lors qu'il m'avoit entre ses mains. Il jugea bien d'ailleurs qu'il ne lui seroit pas si facile de nous avoir à force ouverte , par tous les Travaux que nous faisons incessamment. Il avoit à craindre que s'il faisoit donner quelque Assaut , & qu'il s'y perdît un grand nombre de Siamois , cela ne les dégoutât , & ne leur fit peut-être détourner sur lui , la fureur qu'il avoit allumée contre nous. Il crut donc qu'il y avoit moins de hazard pour lui , & qu'il lui seroit plus facile pour le présent , de travailler à se défaire des Princes : Car il en avoit un entre ses mains , & il avoit déjà envoyé un Grand Mandarin ,
nom-

nommé Opra Polotep , qui étoit à sa dévotion , avec mille Soldats , & avec ordre d'en lever encore mille , dans la Ville de Siam , prétextant qu'il savoit qu'il y avoit des Séditieux. Il avoit encore détaché plusieurs Mandarins affectionnez au Prince qui étoit dans cette Ville , pour les envoyer à Bangkok contre nous , & il avoit de plus fait arrêter sous divers prétextes , les principaux Mandarins desquels il se pouvoit dénier ; De sorte qu'il s'étoit rendu par ses adresses , le Maître de la Ville & du Palais de Siam , & avoit réduit le Prince hors d'état de lui résister.

Il fit donc assembler les principaux Mandarins qui étoient à Louvo , se plaignant fortement devant eux des Princes , de ce qu'il disoit avoir appris pour certain , que pour remerciement des bons services qu'il leur avoit rendus , ils avoient résolu de se défaire de lui ; leur demandant ce qu'ils trouvoient à propos de faire là dessus. Je pense bien que beaucoup d'eux virent pour lors où il en vouloit venir ; mais sa Puissance étoit trop grande , pour qu'aucun osât rien faire paroître qui pût en attirer un mauvais parti. Il avoit

avoit eu soin d'engager les principaux, en leur faisant espérer de nouvelles Charges & Dignitez ; & il n'avoit mis à la Tête de ces Troupes , & à la garde des endroits les plus importants , que ceux qu'il savoit bien être entièrement à lui. Tous conclurent donc que ces Princes étoient des Ingrats qu'il falloit punir. Il envoya aussi-tôt ses Ordres pour se saisir de celui qui étoit à Siam & l'amener à Louvo ; puis il les envoya tous deux sur le champ , à une certaine Pagode près de Thlée-Poussonne. pour les faire mourir à coups de bois de Sandal , envelopez dans des sacs d'Ecarlatte , suivant la coutume du Royaume , de se défaire des Princes du Sang.

Voilà comme cet adroit Politique s'ouvrit incessamment le chemin pour monter sur le Trône où il aspirait ; quoi qu'on ne puisse nier qu'il n'ait eu bien du bonheur , d'avoir pû mettre tant de Têtes à bas , sans exciter le moindre remuement dans le Royaume. On ne peut pas douter aussi , qu'il ne s'y soit pris fort adroitement , & en homme de grand esprit ; quoi que le Sieur Constance me parlant de lui , dit que c'étoit une Bête ; qui n'é-

toit

toit pas capable de rien faire réüssir :
 Il avoit joué au plus sur, & de la manière qu'il s'y étoit pris, s'il n'avoit pu s'emparer de la Couronne sans trop hazarder, il auroit pu se contenter de la seconde place du Royaume, qui ne lui pouvoit manquer sous le Règne des Princes.

L'ancien Roi étoit encore en vie, quand il se défit d'eux : Il mourut le jour suivant, après quoi Pitmachas donna de grandes Charges à tous ceux qui l'avoient servi, éleva tous les Mandarins qu'il avoit à ménager, & delivra même tous ceux qu'il avoit fait arrêter prisonniers, pour se gagner le cœur de tous par des actions de Clémence : Il soulagea le Peuple de ses servitudes, & leur fit faire même des Aumônes publiques, lesquelles, quoi que de peu de dépense, ne laisserent pas de le faire louer & estimer : De sorte qu'il n'est pas arrivé dans le Royaume, la moindre sédition ni revolte à son occasion.

Pour la Princesse, il aimait mieux la garder pour en faire son Epouse, que de lui faire le même parti qu'il avoit fait aux Princes. Il s'attacha à gagner ses bonnes grâces ; on croyoit qu'il la reservoit pour son Fils, mais il aimait mieux

mieux la prendre pour lui. On dit que cette Princesse ressentit une douleur extrême de la mort de celui qui étoit ou devoit être son Epoux, & que dans ces emportemens elle ne gardoit nulles mesures contre celui qui en étoit l'Auteur, & se repentoit fort d'avoir été si contraire aux François ; mais après tout elle a mieux aimé vivre Reine, que de mourir malheureuse. La Cérémonie publique du Mariage n'étoit pas encore faite avant notre départ ; mais on ne doutoit pas que les choses n'en vinssent là.

Pitrachas n'eut pas plutôt pris le parti de travailler à se défaire des Princes, qu'il pensa au moyen de s'accommoder avec nous, & de nous faire sortir de son Royaume en paix. Il résolut pour cela de m'envoyer mes Enfans, comme une marque de considération qu'il avoit pour moi : Il les fit donc venir devant lui, & les ayant d'abord voulu intimider de la mort, pour éprouver leur confiance, il leur dit : *Qu'il se sentoit ému de compassion pour eux, & qu'il connoissoit d'ailleurs la droiture de mon cœur, & savoit bien que je n'étois pas capable de manquer à ma parole ; mais que c'étoient les Troupes qui sur des Terreurs*
pa-

paniques n'avoient pas voulu obeir; qu'il leur donnoit la vie, & vouloit bien même en ma consideration, & par amitié pour eux, me les renvoyer. Il ne leur fit pourtant encore aucune proposition pour nous.

La réponse que j'avois faite à leurs lettres, les rencontra en chemin, & fut néanmoins rendue au Grand Mandarin. Ils se rendirent à Bangkok le jour de St. Jean Baptiste, apportant avec eux une grande joye à toute la Garnison, qui les avoit crû morts aussi bien que tous les autres François qui étoient entre les mains de cette Nation. J'eus de la peine à concevoir pourquoi le Grand Mandarin en avoit usé de la sorte, mais dans la suite ayant appris la prise & la mort des Princes, je conjecturai qu'il avoit voulu par cette action de générosité, s'ouvrir un chemin à la paix avec nous; & les deux Mandarins que nous avons interrogés sur ce point, m'ont confirmé dans mes sentimens.

Depuis ce tems-là, le feu cessa un peu de part & d'autre. Il se fit diverses propositions d'accommodement. Le Tems, le feu mis à la Barque, & la mort des Princes, rallentissoient beaucoup la fureur des Siamois contre nous, qui

qui dans les commencemens étoit si grande & si generale, que jusques aux femmes même, elles venoient de leur bon gré, & comme par dévotion, apporter & préparer à manger aux Soldats & aux autres qui travailloient à leurs Forts, voulans par ce moyen avoir part à notre défaite. Toutefois depuis le commencement de la guerre jusqu'à notre entière sortie, qui ne fut que cinq mois après, nous n'avons jamais été aucun tems, où il n'y eût à craindre, & où il ne falut toujours tenir presque toute la Garnison sur pié, nonobstant les paroles & les assurances qu'ils nous donnoient & qu'ils retra-
 étoient aussi quand il leur plaisoit. Les bruits étoient si forts qu'ils ne nous parloient d'accommodement que pour nous tromper & pour nous surprendre par cet artifice, que nous ne pouvions nous assurer de rien. Je crois que la plus cruelle chose qui soit au monde, est de se voir comme nous étions, en nécessité de traiter avec des gens, en la parole desquels on fait qu'on ne se doit pas fier.

Sur la fin de ces longues & ennuyeuses négociations, pendant lesquelles je trouvai le secret de garnir la Place de
 Vivres,

Vivres, les deux Vaisseaux montez par des François arriverent, & ceux-ci se rendirent avec nous dans la Place. On nous rendit de même les Officiers qui avoient été détenus prisonniers à Louvo; quelques autres François qui étoient aussi à Louvo ou à Siam, trouvèrent le secret de nous rejoindre, & nous aprîmes alors tous les mauvais traitemens des Siamois à leur égard, la persécution que les Chrétiens Siamois, Pegous, & Portugais, avoient soufferte & souffroient encore dans un cruel esclavage; que le Séminaire de M. l'Evêque de Metellopolis avoit été entièrement pillé, & qu'ils avoient exigé ou pris par force du Camp Portugais, de Jeunes Filles Chrétiennes pour en faire des Concubines : On sut aussi par un Missionnaire qui avoit été pris & mis à la *Cangue* avec tous les Chrétiens d'une Province nommée Portelou, qui est à l'extrémité du Royaume; Que dès le mois de Janvier ils avoient été sur le point d'être arrêtez, & que depuis on n'avoit point cessé de les intimider de ce qui est arrivé dans la suite : Ce qui marque qu'il y avoit long-tems que Pitrachas avoit pris ses mesures pour faire ce qu'il a executé depuis.

C

Nous

Nous aprîmes aussi par un François qui avoit été fait prisonnier à Mergui, que M. de Bruan & les François qui étoient sous son Commandement, avoient souffert un assaut & que manquant d'eau & commandez dans leur Place par une Batterie que les Siamois avoient faite, ils s'étoient retirez à travers du feu des Ennemis, & s'étoient emparez d'un Vaisseau du Roi de Siam.

Peu de tems après, nous eûmes la nouvelle de l'arrivée d'un Vaisseau du Roi nommé l'Oriflâme commandé par M. de l'Estrille, qui demeura assez de tems à la Rade, fort en peine de ne recevoir aucunes de nos nouvelles, ni des Officiers qui étoient descendus les premiers, & que les Siamois, qui savent mentir & fourber autant qu'aucune Nation du Monde, avoient fait adroitement conduire à Siam, sans passer devant nôtre Forteresse, ni leur rien dire de tout ce qui étoit arrivé, Si nos affaires n'eussent pas été en termes d'accommodement, ces Officiers & la Chaloupe auroient couru grand risque, & ce Vaisseau ne nous eût pû donner aucun secours, par l'impossibilité où il étoit d'entrer dans la Riviere, & d'a-
voir

tenant à sa considération, les Matelots, Cables, Ancres, & autres choses qui nous étoient absolument nécessaires pour nôtre sortie, & que j'avois eu toute la peine du monde à ménager) Je crûs pourtant que je ne la pouvois rendre sans pourvoir à sa sûreté: Je voulus même tenter d'obtenir du Roi sa sortie, mais on ne voulut jamais écouter ma proposition; & la Guerre alloit se rallumer de nouveau & plus cruellement que jamais. On avoit déjà fait arrêter à Siam le Sr. Veret, que j'y avois envoyé pour achever nos affaires; tous les Missionnaires, & un Père Jésuite qui y restoit encore; & on menaçoit de cruels châtimens tous les Parens de cette Veuve, dont les Siamois s'étoient saisis; De sorte que sa Mere m'écrivit, & me pria instamment d'accommoder cette affaire; Ce que je fis par un Traité dans lequel le Roi de Siam même engagea sa parole, qu'il la laisseroit, elle & toute sa famille, en liberté de Conscience, & de se marier à qui elle voudroit, & empêcheroit qu'il ne lui fût fait aucune violence par qui que ce fût; moyennant quoi je la renvoyai.

Enfin toutes nos affaires s'étant diverses

verses fois rompues & raccommodées, les Siamois s'accordèrent à nous donner trois Vaisseaux, des Vivres, & tout ce qui nous étoit nécessaire, & deux grands Mandarins en ôtage, pour nous conduire jusques hors du Royaume; Et nous, à ne faire aucun mal à leur Place, & d'en sortir Tambour battant, méche allumée, Armes & bagage; Ce que nous fîmes le Jour des Morts. On disoit encore pour lors que les Siamois nous attaqueroient infailliblement dans notre sortie, ou à la descente de la Riviere, nous nous tenions toujours sur nos gardes, & ils n'entreprirent rien; ils nous firent seulement une nouvelle chicane après que nous fûmes en Rade; nous retenans quelques Mirous, où il y avoit même de notre Canon, qui avoient échoué dans une basse eau proche de leurs Forts; Ce qui nous a fait retenir leurs Mandarins qui nous reconduisoient & devoient nous répondre de tout notre Bagage.

Il est presque incroyable combien de Travaux ils ont été obligez de faire contre nous. Outre ce Cavalier de terre qu'ils avoient élevé de nuit, nonobstant notre Canon, sur le Fort de l'Ouest dont ils étoient les Maitres, ils nous

avoient de plus environnez de Palissades à une petite portée de Canon, & ensuite investis de neuf Forts, qu'ils avoient garnis de Canon, & qui nous battoient de revers dans route la Place. Ils avoient de plus fait depuis Bancok jusqu'à l'embouchure de la Riviere, plusieurs Forts pour empêcher le secours qui nous auroit pû venir de dehors, où il y avoit plus de 140 Pièces de Canon en baterie, qu'ils avoient fait descendre de Siam; & avoient pour cela ouvert un Bras de la Riviere, pour n'être pas obligez de la passer à notre vûë: Ils avoient de plus par un Travail terrible, garni toute la Barre par où les Navires peuvent entrer, de cinq ou six rangs de gros & hauts Arbres qu'ils y avoient plantez en basse Marée, & qui tenoient si fort qu'il n'étoit pas possible de passer par dessus, n'y ayant laissé qu'un endroit à passer, qu'ils pouvoient aisément fermer avec une chaîne de fer & y tenant toujours un grand nombre de Galeres Armées pour le garder. On n'auroit assurément pas crû ces Peuples capables de toutes ces choses: Il est vrai que presque tous les Etrangers qui étoient dans le Royaume, les avoient beaucoup aidez contre nous.

Ils

Ils avoient des Anglois & des Portugais sur leurs Bâtimens pour les commander, & pour garder l'entrée de la Riviere; des Hollandois pour tirer leurs Bombes; Et nous étions bloquez, outre l'Armée des Siamois, par les Pegous, Malayes, Chinois, Mores, & autres, qui avoient chacun leurs Forts où ils étoient retranchez. A la verité il eût été facile d'empêcher la construction de ces Forts, si nous eussions eu de la Poudre en quantité, mais nous n'en aurions pas eu pour huit jours, si nous eussions fait jour & nuit, le feu qui étoit nécessaire pour en empêcher la Construction; Et ainsi quoi qu'ils continuassent toujours d'y travailler, même depuis le renvoi de mes Enfans, & dans le tems qu'ils faisoient des propositions d'accommodement: ce qui nous les rendoit fort suspectes. J'aimai mieux ménager la poudre & gagner du tems, que de m'exposer à nous voir au bout de peu de jours, hors d'état de les repousser, s'ils en venoient à un Assaut: Et la suite a bien fait voir, qu'on ne pouvoit prendre un autre parti dans les circonstances où nous étions. Il étoit à la verité fort douteux & fort incertain, si leurs propositions étoient sinceres; mais il étoit encore plus

certain que c'étoit tout perdre que de ne les pas écouter, & c'étoit ce qui me faisoit souvent dire à la plupart des Officiers qui ne respiroient que le feu, que nous serions toujours à tems de faire le coup de desespoir : mais que le tems pourroit peut-être apporter ce que nous ne pouvions espérer de tous les efforts que nous aurions pû faire. Je faisois assez savoir à nos Ennemis, par les lettres que je leur écrivois, que s'ils n'agissoient de bonne foi, & ne m'accordoient mes demandes : je commencerois de faire sauter leur Fort, crever tous leurs Canons de fonte que j'avois à ma disposition, & que j'irois avec toute ma Garnison fondre sur eux, leur demandant en ce cas l'unique grace de ne faire cartier à aucun François, de même que je leur promettois de n'en faire à aucun de ceux d'entr'eux qui tomberoit entre nos mains. Mais je ne croyois pas qu'il en fallût venir là qu'à la dernière extrémité, & quand il n'y auroit plus d'espoir d'aucune meilleure composition. La suite m'a bien confirmé que quoi qu'on ne voye aucun moyen de se tirer d'une méchante affaire, il n'en faut pourtant jamais desespérer ; mais au contraire se confier toujours que le

le tems y pourra apporter quelques changemens. Celui qui arriva à la mort des Princes , commença à mettre nos affaires en meilleur état ; la résolution où nous leur faisions savoir que nous étions tous , & dont le Sr. de St. Crik leur avoir donné des preuves , ne servit pas peu encore à les intimider ; mais je dois avouer en finissant cette Relation , que la crainte de la Vengeance de nôtre Auguste Monarque , dont les Ambassadeurs Siamois avoient vû la Puissance , a contribué plus que toute autre chose , aux conditions avantageuses qu'ils ont esté contraints de nous accorder.

F. I. N.



1000